

Marie-Josée Poisson

*Par-delà les mers et les siècles*

# LIÉES PAR LE SANG

TOME 3

ÉDITIONS  
LA SEMAINE

## MONTRÉAL, MAI 2006

Sur le sous-main patiné par l'usage repose un cahier rouge armorié. Deux siècles n'ont pas altéré le bel écarlate de la maroquinerie fine. Quelque peu estompée, la dorure figurant le blason de Pompadour demeure cependant parfaitement identifiable, sur la couverture.

Méditatif, le généalogiste Alcide Germain contemple le dernier journal de campagne de Charles-Guillaume-Louis Le Normant d'Étiolles, dit Poisson. Il en achève la retranscription, dans son étude sombre en dépit du soleil printanier qui réchauffe les murs de pierre et les pavés du Vieux-Montréal.

Après avoir combattu vaillamment, le jeune lieutenant a vu Québec prise par Wolfe, Montréal forcée à capituler par Amherst. Plus d'une année de guerre a fait un homme du grand adolescent arrivé en Nouvelle-France au printemps de 1759. Et cet homme a refusé de monter à bord du dernier vaisseau britannique rapatriant les troupes françaises après la défaite. Sa décision défie toute rationalité. Lui, qui aurait pu être promis à un avenir fait d'honneurs et de privilèges, a plutôt écouté son cœur. Entre deux femmes, la jeune Marie-Geneviève de La Pellerie au Canada et la puissante marquise de Pompadour à Versailles, il a choisi la première.

Sa mère, née Jeanne-Antoinette Poisson, avait abandonné mari et enfants, par amour pour Louis XV. En devenant la maîtresse en titre du roi de France, cette bourgeoise, désormais anoblie, avait accédé aux plus hauts cercles du pouvoir. Mais, en dépit de tardives tentatives de rapprochement avant le départ du jeune lieutenant pour Québec, elle n'avait pu reconquérir son fils.

C'était à présent au tour de Charles-Guillaume de rejeter cette mère peu aimante. Laissé à lui-même sur les rives du Saint-Laurent, il prenait la mesure des premières conséquences de son choix.

Alcide s'accoude à son bureau. Il veut connaître la suite de l'histoire du jeune officier. Par curiosité personnelle, certes, mais surtout afin de la raconter à Louise Poisson. Il a fait la connaissance de sa cliente, surnommée Lou, quand elle a voulu remonter jusqu'à son premier ancêtre

venu en Nouvelle-France, le lieutenant d'Étiolles, dit Poisson. Leur relation professionnelle s'est muée en amitié au cours des derniers mois et surtout au fil des pages du journal de Charles-Guillaume.

Lou aussi vit une liaison transatlantique. Elle doit épouser un Français, Geoffroy Le Hideux. Une autre affaire de cœur, contemporaine celle-là, mais tout aussi compliquée que celle vécue jadis par son aïeul. Elle a bien peu de temps à consacrer à son généalogiste en cette année de préparation de mariage. Alcide ne lui en veut pas. Il s'est aussi pris d'affection pour le jeune d'Étiolles, dit Poisson. Il se plaît à compulsiver les pages jaunies couvertes de sa graphie alambiquée et poursuit avec une patience de copiste le déchiffrement des écrits de Charles-Guillaume. Ouvrant le cahier rouge, il retrouve le lieutenant là où il l'avait laissé.



## QUÉBEC, OCTOBRE 1760

Un grand frisson secoue Charles-Guillaume. Sur le port désolé de Québec, le vent du fleuve charriant des embruns picotés de cristaux de givre le griffe. Une vague froide monte du plus profond de son être et le glace jusqu'à l'âme.

*Me voici seul, seul comme je ne l'ai jamais été.*

Depuis son entrée à l'École militaire de Paris il a été soldat, avec tout ce que ce terme représente de rigueur. Mais le cadet-gentilhomme qu'il était à dix ans n'avait jamais été laissé ainsi à lui-même. Un gardien, un maître ou un officier veillait sur lui, même si ces guides étaient souvent sans indulgence. Aujourd'hui, il se trouve complètement sans recours. Son colonel, son régiment, son armée sont partis. Lui a voulu rester. Par choix, mais sans envisager les impacts sur sa propre survie, dans une Nouvelle-France agonisante.

Il lui faut d'abord se mettre à l'abri des bourrasques d'octobre. Pas question qu'il prenne en chasse Shöndahkwa', qui vient de le quitter. Charles-Guillaume n'aurait pourtant aucun mal à retrouver le Huron-Wendat dans les petites rues de la Basse-Ville qu'il connaît si bien. Que Louis-Antoine de Bougainville lui ait assigné un ange gardien, soit. Le jeune lieutenant y voit là une ultime attention de la part de son protecteur. Mais il se refuse à courir se blottir sous l'aile du guerrier indien à la première difficulté venue.

Charles-Guillaume remonte la côte de la Montagne, jusqu'à la rue du Sault-au-Matelot. Là, sur le coin, se trouve un cabaret naguère bien fréquenté par les soldats et les marins français. Une enseigne en fer annonçant le *Cyprin Doré* grince sur ses chaînes. Le nom de l'endroit le

fait sourire. Non pas au souvenir de beuveries avec ses compagnons d'armes, mais à la pensée de sa mère. Bien qu'il n'ait jamais été proche d'elle, il est de notoriété que la marquise de Pompadour affectionne les poissons rouges qu'elle importe de Chine, semblables à celui figurant sur l'enseigne. Quand il pousse la porte, il se retrouve dans un vivier agité de créatures écarlates d'une tout autre espèce; les tuniques rouges des Anglais pullulent.

Le vacarme qui règne dans tout cabaret est le même, quelle que soit la langue. Rires gras, éclats de voix et engueulades bon enfant fusent, amplifiés par l'alcool. L'apparition d'un uniforme gris et bleu vient brusquement interrompre ce raffut aviné. Des chopines restent suspendues entre la table et les lèvres de visages soudainement fermés.

— *Good afternoon, gentlemen. Could a cold Frenchman join you? It is dreadfully unpleasant out there.* (Bon après-midi, Messieurs. Un François transi pourrait-il se joindre à vous? Il fait un temps terriblement désagréable, dehors.)

Par réflexe, Charles-Guillaume s'adresse à ce groupe hostile dans sa langue, qu'il a apprise de son ami et mentor Bougainville.

L'atmosphère s'alourdit encore parmi les buveurs devant la formulation si polie que leur a servie cet officier vêtu du justaucorps des Compagnies franches de la Marine. Un Français. Un Français qui ose s'inviter dans un établissement où s'amuse les Anglais. Un Français qui parle anglais. Stupéfaits, les soldats britanniques restent muets.

Une belle voix, issue du coffre puissant du cabaretier, rompt le silence inhospitalier :

— Monsieur d'Étiolles, vous êtes bien l'un des rares à ne pas avoir fait voile pour la France! Venez par là, vous réchauffer! Margot, une table pour le lieutenant!

Voyant leur hôte accueillir si cordialement l'officier français, les soldats reprennent leurs bruyantes libations. Mais les regards coulants trahissent une vigilance sourde même si, à lui tout seul, le Français ne présente aucune menace. Charles-Guillaume se sait surveillé.

Les relations sont chaleureuses entre Jacquot Gourdeau et sa clientèle, quelle qu'elle soit. Les temps sont durs en ce changement de régime. Les Français qui restent n'ont pas le cœur à célébrer. Ils sortent peu, préférant se retrouver en famille, entre amis, à la maison. Et puis, après tout, un cabaretier n'offre-t-il pas un service essentiel aux troupes, peu importe l'uniforme? Commerçant aguerri, Jacquot sait s'adapter dans la foulée de la Conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques.

Passant un bras robuste autour des épaules du jeune militaire, il l'installe à une table en retrait. Située près de la porte de la cuisine, elle

profite de la chaleur combinée du potager\* et du feu ronflant de l'âtre de la grande salle. Les deux Français pourront y converser discrètement.

— Voilà qui vous ragaillardira, lieutenant! affirme à mi-voix le cabaretier en posant devant son client un gobelet d'étain. Une roquille d'eau-de-vie française, pour vous. Elle se fait rare ces temps-ci. Pour eux, ces diables rouges, le vin qui tache et la mauvaise bière, c'est bien assez bon!

Pour toute réponse, Charles-Guillaume lève son verre. Il a un allié dans la place. L'eau ardente produit son effet. Si elle brûle d'abord le gosier, elle diffuse ensuite dans tout le corps un bienfaisant réconfort. Ces sensations lui rappellent la goulée de calvados qu'on lui avait administrée quand il avait failli périr lors d'un chavirement de canot dans les eaux glaciales du Saint-Laurent. Il s'ébroue, tant en réaction à l'alcool qu'au souvenir de cet accident.

L'apparition d'une assiette fumante posée devant lui le ramène au présent. D'autant plus qu'elle est servie par la jolie fille du cabaretier, aussi trapue que son père, mais dont le visage plaisant fait oublier la silhouette épaisse. Quand Charles-Guillaume la remercie d'un sourire aux incisives torves, Margot rosit de plaisir.

— Une fricassée de tourte, M'sieur d'Étiolles, annonce-t-elle.

— Merci, j'ai grand-faim, confesse Charles-Guillaume. Et je me présente désormais comme Poisson, mon nom de guerre.

— Oh, pardonnez-moi, M'sieur Poisson. Le pain est plutôt sec, ajoute-t-elle, contrite. Mais si vous le trempez dans la sauce...

Il s'exécute et découvre dans le plat simple un savoureux mélange de gibier à plume et de champignons sauvages. Il hoche la tête en signe d'appréciation.

Voyant que sa fille reste là, debout, à observer son client, Jacquot lui ordonne d'aller s'occuper d'une autre table où l'on réclame à boire. Puis il se penche vers Charles-Guillaume.

— Vous ne laissez pas Margot indifférente. Il faut dire qu'avec l'édit d'Amherst qui a ordonné le renvoi en France de toutes nos troupes régulières, on ne verra plus de beaux soldats portant nos couleurs. Vous savez, ce n'est pas parce qu'elle travaille dans mon établissement qu'elle mène mauvaise vie. Je veille sur sa vertu et croyez-moi, ce n'est pas facile avec tous ces hommes en manque de femmes!

L'aubergiste a une fille à marier et les bons partis se feront rares. Pour peu subtile, l'approche a l'avantage d'être honnête. Charles-Guillaume,

---

\* Vieilli: fourneau de cuisine en maçonnerie, à l'écart de la cheminée et chauffé à la braise, destiné aux préparations mijotées.

Source: <http://www.cnrtl.fr/definition/potager>.

mastique avant de réagir, se donnant le temps de réfléchir. Il décide d'être bien droit, lui aussi.

— Jacquot, nous nous connaissons depuis le temps où je venais trinquer chez vous, avec mes compères de bouteille. À présent, mon cœur est pris. Je suis resté en Nouvelle-France car je vais épouser Marie-Geneviève de La Pelleterie au cours de la prochaine année. Il serait injuste de laisser croire à votre fille que je suis libre.

— Je reconnais là les propos d'un homme d'honneur, soupire le cabaretier. Comprenez le désarroi d'un père en ces temps d'incertitude. Bon, je saurai consoler ma Margot!

Comme pour se donner du courage, Jacquot se verse une nouvelle rasade d'eau-de-vie avant de resservir Charles-Guillaume.

— Je n'ai nulle part où aller pour passer la nuit, poursuit le jeune homme. Tous ceux et celles que je connaissais sont partis. Les lieux que je fréquentais sont occupés par les Anglois. Puis-je vous demander l'hospitalité? J'ai de quoi payer.

— Gardez vos sous, lieutenant. Je peux vous donner le couvert mais pas le gîte. J'ai l'interdiction d'offrir des chambres à lit. Je ne peux pas risquer de me faire accuser de tenir un bordel. Et puis chez moi, il n'y a plus de place. Je me compte chanceux qu'on ne m'impose pas d'héberger un soldat anglois, déjà que je loge avec femme et enfants ici, au-dessus du cabaret.

Charles-Guillaume ne laisse rien paraître de son découragement. Il déshonorerait son rang. Il salue plutôt son hôte, coiffe son tricorne et enfle ses gants.

— Merci, Jacquot, pour ce généreux repas. Je vous revaudrai ça, quand je repasserai par Québec.

Le cabaretier se lève à son tour et saisit fermement le lieutenant par les épaules, en signe d'au revoir.

— Enlevez votre bel uniforme dès que vous le pourrez, grommelle le cabaretier. Un officier français pourrait être pris à parti par des Anglois moins bien disposés que ceux qui s'enivrent chez moi.

Ce conseil ajoute aux soucis de Charles-Guillaume. Se dirigeant vers la porte, il se dit cependant qu'il a de plus pressants problèmes à affronter. Non seulement n'a-t-il nulle part où dormir, mais il doit aussi trouver un moyen de retourner à Montréal dès que possible. L'hiver approche et le fleuve va bientôt geler, rendant la navigation impossible. Emprunter le Chemin du Roy pour rentrer à cheval demeure faisable mais hasardeux. Avec ce temps, les ornières durcies nuiront à la monture, les eaux glaciales des nombreux cours d'eau à traverser mettront en péril le cavalier. Un échange animé à une table voisine capte son attention. Ce qu'il entend pourrait bien lui permettre de monter à Montréal.

## PARIS, MAI 2006

Geoffroy a attendu quelques jours avant d'aller voir sa tante. Le temps de décolérer, car Isabelle de la Roche-Forest-Smith a cette fois dépassé les bornes. Habituee des médias, elle a organisé une séance photo clandestine où sa fiancée Lou Poisson et Corey Pointer, le meilleur ami de celle-ci, ont tenu la vedette bien malgré eux. Lui-même a été éclaboussé dans cette mise en scène de mauvais goût publiée dans *Papariszzi*, un magazine *people* bas de gamme. Ce matin, l'heure des explications a sonné.

Une fois passée la porte cochère du bel immeuble haussmannien, la rumeur de Paris s'éteint. L'entrée pavée débouche sur un délicieux petit jardin à treillage. Geoffroy est chez lui. Enfant, il a vécu dans cette grande demeure. Avec sa tante pour voisine, puis comme mère de substitution, au décès de sa maman. Il compose sans hésiter le code qui lui donne accès au hall dallé de marbre noir et blanc. Il ne prend pas l'ascenseur qui attend dans sa cage de dentelle de fer immaculée. Il préfère l'escalier de marbre, à la volute initiale ornée d'un globe de cristal. Un tapis rouge cerise absorbe le bruit de ses pas tandis qu'il grimpe les marches deux à deux.

Il frappe chez Isabelle. Son fidèle majordome lui ouvre.

*Il a le même vernis ancien que les commodes et les consoles de cet appartement, songe Geoffroy. Même raffinement hors d'âge, même posture impeccable, même silhouette immuable.*

— Bonjour, Monsieur Geoffroy. Madame vous attend. Veuillez me suivre.

Isabelle trône dans un petit salon ensoleillé, avec vue sur le parc Monceau. Parfaitement coiffée, maquillée comme si elle était prête pour un plateau de télé. Pas vraiment habillée, simplement vêtue d'un caftan rose de la même nuance que son décor. La qualité des tableaux, la perfection des boiseries et du parquet, tout comme le lignage irréprochable du mobilier font que l'ensemble reste de bon goût, malgré la surabondance d'objets et de meubles.

Bien élevé, Geoffroy fait une bise plus protocolaire qu'affectueuse à sa tante. Et entretient la conversation, entre le café et le croissant, avant

d'engager les hostilités. Les travaux à l'appartement se sont-ils bien terminés ? A-t-elle des projets de voyage ? Va-t-elle souvent au théâtre ?

Finalement, il en vient au but de sa visite.

— Tantine, pourquoi as-tu monté ce coup contre Lou ? Je sais que ce n'est pas contre moi que tu en as. Alors ?

— Mon petit Geoff – il déteste quand elle emploie ce diminutif qu'elle prononce Jeff, à l'américaine, reliquat de longues années vécues aux États-Unis –, cette fille n'est pas pour toi. Tu mérites mieux que cette catin des colonies.

— Tu te répètes, Tantine. Premièrement, tout m'indique que tu crois que cette fille, comme tu dis, n'est pas pour TOI. Rien à voir avec moi. Pas digne de ton aristocratique image. Quant à la catin des colonies, je te rappelle que tu as vécu des épisodes plutôt *sex, drugs and rock and roll* quand tu vivais aux U.S.A. Donc...

— Il n'est pas question de moi, coupe Isabelle, avec agacement. Lou n'appartient pas à notre monde, c'est tout. Et puis, je n'ai jamais touché aux drogues. Enfin, oui, une fois... Quel terrible *bad trip* !

— Dis-moi pourquoi tu t'acharnes sur Lou !

— Pour te protéger, mon petit Geoff. Ne vois-tu pas le scandale de cette mésalliance ?

— Scandale ? Mésalliance ? Tu vis à quelle époque, Tantine ? Je croyais que tu te voulais bien de ton temps. Et voilà que tu me sers cette salade fanée ? Je te rappelle que mon père le comte est d'accord pour notre mariage.

— Eh bien, moi pas !

— C'est ton droit. Alors puisque tu t'entêtes à t'opposer à notre union, nous devons te rayer de notre liste d'invités.

Pour une fois, Isabelle ne trouve pas de répartie cinglante. Cette conversation ne va pas du tout dans le sens espéré. Elle a tout fait pour que ce mariage ne soit pas célébré. Elle a été odieuse avec la fiancée. Elle a maintes fois houspillé son neveu. Elle a comploté avec *Papariszzi*. Mais si cérémonie nuptiale il y a, elle en sera ! Elle n'a aucun doute là-dessus, l'événement figurera en bonne place dans le calendrier mondain. Pas question qu'elle n'y assiste pas. Avec l'attention médiatique que cela générera, elle doit y être vue et bien en vue. Son ego l'exige !

— Verse-moi un peu de café, mon chéri, minaude Tantine, onctueuse.

*Alerte générale ! Je suis son chéri, maintenant*, note Geoffroy, sur ses gardes.

— Rien n'est plus important que la famille, s'attendrit Tantine. Elle est au cœur de nos valeurs, de mes valeurs. Un mariage, surtout celui de l'héritier du nom, s'inscrit très haut dans la liste des grands moments



d'une lignée telle que la nôtre. Comprends-moi, mon petit, je veux que tout soit parfait.

— Oui, à commencer par la mariée que tu voudrais choisir. Je ne m'explique pas qu'une femme aussi moderne que toi veuille, pour moi, d'un mariage arrangé. Nous sommes en 2006, je te rappelle. J'aime Lou et c'est elle que j'épouserai.

Devant la détermination de son neveu, Isabelle doit battre en retraite. Elle ne gagnera pas cette escarmouche.

— Très bien. Je te promets de ne plus intervenir dans les préparatifs de ton mariage. Sauf pour le choix de ma robe.

— Robe que tu auras la chance de porter seulement si tu tiens parole, ne l'oublie surtout pas. Tu te plais à rappeler que tu m'as élevé. Une demi-vérité que tu répètes à l'envi. J'avais déjà dix-huit ans, tout de même, quand ma mère est morte! Alors, en tant que presque belle-mère de Lou, il serait approprié que tu adoptes envers elle une attitude, un comportement de circonstance, n'est-ce pas, chère Tantine?

Surjouant la femme offusquée, Isabelle porte la main au cœur.

— Sache que je connais ma place, jeune homme! Sois sans crainte, tu seras fier de moi.

— Et... tu n'oublies pas quelque chose? Quelqu'un?

— Louise, bien sûr, réplique Isabelle, s'accordant une petite pause théâtrale avant de poursuivre. D'accord, je promets d'être agréable, avenante, de m'intéresser à elle...

— Attention, n'en fais pas trop. Je connais tes talents de comédienne. Tâche de bien tenir ton rôle, c'est tout ce que je te demande.

Isabelle ne sait que comprendre de cette dernière remarque. Son neveu lui fait-il un compliment ou insinue-t-il qu'il se méfie de ses capacités de duplicité?

— Voilà qui est dit, voilà qui sera fait, conclut-elle. Dis-moi, comment va Corey Pointer? J'adore ce chorégraphe, il est si plaisant, si talentueux...

*Tantine considère donc le sujet comme clos. Nous verrons bien si elle respectera sa promesse, soupèse Geoffroy, encore dubitatif.*

Il ne lâche pas le morceau et ramène, sans pitié, la conversation vers sa fiancée. Tantine ne s'en tirera pas si facilement.

— Quel bel homme, ce Corey, n'est-ce pas? Justement, il est à Montréal, avec Lou. Je lui ferai part de tes bons mots!



## QUÉBEC, OCTOBRE 1760

La tombée du jour n'arrive pas seule. Un froid mordant, cruel après la chaleur enveloppante du cabaret, l'accompagne.

Le lieutenant erre dans la Basse-Ville, ne sachant trop où trouver refuge. En levant les yeux, il distingue la silhouette imposante du château Saint-Louis, ancien siège du pouvoir français. James Murray l'a investi, à titre de gouverneur militaire du district de Québec. Sur ordre du vainqueur, toutes les maisons qui tiennent encore debout après les bombardements de l'été doivent accueillir des militaires britanniques. Même celle du chirurgien Arnoux, où Montcalm a rendu l'âme, est occupée. La résidence du défunt marquis, sise rue des Remparts, aussi.

Si François-Joseph de Vienne, seul parent de Louis-Antoine de Bougainville en Nouvelle-France, ou même Madame Péan, la belle Angélique-Geneviève qui se prenait pour la Pompadour du Canada, étaient toujours à Québec, le lieutenant aurait frappé à leur porte. Tous étant repartis en France, il ne connaît plus personne dans la ville conquise.

Ses pas le mènent le long de la rivière Saint-Charles. Arrivé face au Palais de l'intendant, il s'arrête. À demi dissimulé par un tronc d'arbre, il observe la longue bâtisse. Elle a perdu ses airs de fête, l'écho des fastueuses réceptions que donnait sans vergogne François Bigot, maintenant silencieux. Les fenêtres autrefois illuminées de tant de bougies ressemblent ce soir à des yeux vides où ne vacille plus qu'un faible signe de vie. Ce qui était autrefois le lieu de réjouissances pour une élite brillante n'est plus qu'une morne caserne pour militaires.

Les Anglais sont partout. Charles-Guillaume devine leurs silhouettes à travers les croisées. Un changement de garde s'effectue dans la cour d'honneur; il peut voir le peloton par-delà la grille. Et autour des communs, soldats et écuyers vont et viennent. L'idée de se faufiler aux écuries, pour s'y mettre à l'abri quelques heures, l'effleure. Lui qui connaît si bien les chevaux saurait les amadouer. Ils ne donneraient pas l'alerte. Il pourrait ainsi profiter de leur chaleur animale, avant de reprendre sa route. Grâce à son meilleur ami, François-Xavier de La Pellerie, qui fut archer de la Marine auprès de l'intendant Bigot, il sait tout du palais.

À la pensée de celui qui aurait dû être son beau-frère, Charles-Guillaume se laisse glisser le long de l'arbre. Assis à même le sol gelé, il prend son visage dans ses mains. Son ami est mort. Tué au combat à ses côtés, lors de la terrible bataille de l'Isle-aux-Noix. Soufflé par une bombe anglaise.

*Si tu étais là, je serais tellement moins seul. Ta vie, ta patrie étaient ici. Si je suis resté, c'est un peu pour toi. Comment pourrais-je abandonner ceux que tu chérissais, père, mère et sœur, et que j'aime aussi? Tu*

*me manques douloureusement. Être ici, là où nous nous sommes connus, là où nous nous sommes souvent vus, réveille en moi des images que je ne veux pas éteindre. Même si elles brûlent ma mémoire comme un fer rouge, je souhaite attiser la braise encore ardente de ces souvenirs. Plutôt souffrir que de t'oublier.*

Charles-Guillaume presse très fort les doigts sur ses yeux. Dans un effort pour prendre sur lui, le jeune homme se redresse et chasse ces funèbres réminiscences. Marie-Geneviève. Il doit penser à elle. Laisser derrière lui le passé, réfléchir à son avenir. Pour mieux ignorer le froid, l'obscurité, le chagrin, il conjure l'image lumineuse de sa fiancée, la toute première fois où il a posé les yeux sur elle. C'était un jour ensoleillé, au printemps. La belle se promenait sous les pommiers en pleine éclosion. Vêtue d'un casaquin d'indienne\* à fleurs et d'une robe assortie, son teint de pétale protégé par un chapeau de paille. Leur attirance réciproque fut immédiate. Une fulgurance qui les surprit tous deux au même instant, dans un verger de Montréal.

Il doit trouver le moyen de la rejoindre. Et ce n'est pas en s'apitoyant ainsi sur son sort qu'il reverra la femme qu'il aime.

*Une femme, bien sûr, une femme. La seule personne que je connaisse encore à Québec.*

Enfin, près de la ville... La distance ne décourage pas un bon marcheur comme lui. Avec une détermination nouvelle, il se remet debout. Il sait où il va, à présent. Ce soir, il ne couchera ni à l'écurie ni dehors. Cette femme lui ouvrira sa porte, il en a la certitude.

---

\* Veste ajustée à longues basques, portée par-dessus la jupe.

Source : <http://www.palaisgalliera.paris.fr/fr/oeuvre/casaquin>.

Indienne : toile ou coton initialement importés des Indes.

## PARIS ET MONTRÉAL, MAI 2006

Dès qu'il sort de chez Isabelle, Geoffroy appelle Lou.

— Ça y est ! exulte-t-il. J'ai vu aujourd'hui ma chère Tantine et je pense l'avoir neutralisée !

— C'est vrai ? questionne Lou, incrédule. La Tsarine est un adversaire redoutable qui accepte mal la défaite.

— Mais qui comprend la menace. Et je l'ai menacée, crois-moi !

— Je ne vois pas de quoi. De raser son vison ? De la priver de coiffeur ? Pire, de la forcer à manger du miel de trèfle, si prolétaire !

— Vous n'êtes pas sérieuse, Mademoiselle Poisson. Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus grave. Je lui ai dit que nous allions la rayer de la liste d'invités à notre mariage.

— Ça, j'admets que ça a dû la faire réfléchir.

— Elle a promis d'être parfaite avec toi et de ne surtout pas se mêler des préparatifs.

— Mon héros ! lui susurre Lou, badine. J'aimerais mieux que tu me racontes tout, les yeux dans les yeux. Je pourrais te montrer combien je suis reconnaissante envers mon preux chevalier qui défie pour moi Isabelle-la-Terrible...

— Coquine ! Tu as de la chance que je sois à Paris et toi à Montréal. A-t-on idée de se livrer ainsi à d'affriolantes insinuations alors qu'on se trouve hors d'atteinte ? De faire de provocantes promesses qu'on sait ne pas devoir tenir ? Tu ne perds rien pour attendre !

La réprimande est enrubannée de velours. Un océan ne suffit pas à éteindre le désir entre Lou et Geoffroy.

Après de doux au revoir, le fiancé mentionne avant de raccrocher que sa tante garde un très bon souvenir de Corey.

— Justement, je le vois tout à l'heure, annonce Lou. Je lui ferai le message !

Elle savoure cette petite victoire remportée sur la redoutable Isabelle. Puis elle se remet au travail. Elle doit approuver aujourd'hui sans faute le menu proposé par le Manoir Hovey pour sa réception de fiançailles. Marcelle, Marcie pour les intimes, l'a déjà appelée deux fois depuis

le matin. La mère de la mariée semble encore plus fébrile que la future épouse. Il est vrai que pour elle, cet événement revêt une grande importance; comme le mariage de Lou et Geoffroy sera célébré en France, Marcie reporte toute son énergie d'hôtesse d'exception sur ce prix de consolation.

Le bruit de la clé dans la serrure de la porte de l'appartement qu'elle partage avec Corey la tire de ses pensées. Elle lève les yeux de son écran d'ordinateur. Appuyé au chambranle de la porte entre la cuisine et le salon se tient son ami. Même dans un survêtement avachi, même avec les cheveux poisseux après une répétition exigeante, le danseur et chorégraphe a une allure folle. Pas étonnant que les femmes craquent pour lui. Ce qui l'amuse, lui dont les préférences se trouvent ailleurs.

— Tu ne te fais plus beau pour ta meilleure amie, mon Coco? questionne Lou en levant les sourcils. Tu te laisses aller, ton fan club ne va pas apprécier. Au fait, Isabelle de la Roche-Forest-Smith t'offre son meilleur souvenir. Qu'est-ce que c'est que cette tenue débraillée?

— Ah, Mademoiselle, c'est que j'ai couru prendre livraison d'un *very important* colis pour vous, mon admiratrice préférée! annonce Corey d'un ton suave.

— Tu fais bien des mystères. Dis-moi vite, j'ai Mom à mes trousses, l'informe Lou en retirant le crayon planté dans un chignon improvisé. Sa chevelure, mi-blonde, mi-rousse, cascade en vrac sur ses épaules.

— Je constate que tu es aussi bien coiffée que moi, note Corey sans répondre à l'injonction de son amie. Et ton legging passé date est aussi classe que mon t-shirt *distressed*.

Il appuie son affirmation en étirant l'ourlet déglingué de son haut, révélant des abdominaux ciselés par des décennies de danse. Lou ne se laisse pas distraire.

— Corey! Prise 2! s'impatiente-t-elle. *Shoot!* Je n'ai pas de temps à perdre.

— OK, OK! Tu souffres de *pre-engagement jitters*, on dirait. Bon, très chère amie en énervement pré-fiançailles, j'ai pensé faire baisser ton niveau de stress en t'apportant ceci...

L'artiste a le sens du spectacle. Tout au long de leur conversation, il dissimulait, le long de son bras pendant derrière le mur, une housse à vêtements immaculée. Langoureux comme une effeuilleuse, il révèle la chose à Lou.

— Comme tu es là, pas là, souvent à Paris, parfois à Montréal, la boutique m'a appelé une fois les derniers ajustements terminés. J'étais dans les contacts que tu avais laissés. *Remember?*

— Tu es passé chez *Jour Blanc*! Tu as ma tenue de fiançailles! Je veux la voir! Tout de suite!

Lou saute du tabouret de bar et contourne d'un bond l'îlot de la cuisine. Sans effort, Corey l'attrape par la taille, l'emprisonnant d'un bras et tenant la housse juste hors de portée de l'autre. Lou grogne de frustration. Elle n'a qu'une envie, voir enfin sa création. Patient, Corey la laisse se tortiller un moment, sous son emprise.

— Il faut le demander gentiment... chuchote-t-il dans ses cheveux.

Lou abdique. Comment gagner contre un tel adversaire?

— Tu es trop chou, mon Coco! Tu sais toujours me faire plaisir. Et ce que j'aimerais plus que tout, là, maintenant, c'est que tu me libères et me laisses voir si l'atelier a bien rempli ma commande.

— *Much better!* concède le danseur en relâchant son étreinte. Et puis je suis tellement bon ami que je n'ai même pas ouvert la housse. Je voulais te laisser tout le plaisir de la révélation.

Avec autant de délicatesse que s'il posait sa partenaire d'un pas de deux, il allonge le précieux colis sur l'îlot de cuisine. Lou qui, l'instant d'avant, était, dans sa hâte, prête à déchirer l'enveloppe de plastique, éprouve soudain une sorte de retenue. Fugacement, elle se revoit avec Geoffroy en présence de la robe aux trois tours de Madame de Pompadour, étalée sur la table d'examen d'un laboratoire d'analyse textile, à Paris. Le même besoin de recueillement l'envahit. Devant la toilette d'apparat de la marquise, elle avait eu l'impression de se pencher sur la tombe d'un être cher pour une dernière prière. Et maintenant qu'elle va voir la tenue dans laquelle elle va annoncer à tous que son avenir appartiendra à celui qu'elle aime, elle éprouve un semblable sentiment de solennité, cette fois teintée de joie.

Sentant son trouble, Corey descend la fermeture éclair. Puis il attend; l'instant appartient à Lou.

Un reflet nacré se révèle. En écartant les pans de la housse, elle découvre un chatoiement d'organdi doublé de l'élégance sage d'un crêpe de soie. Tout y est, tout ce qu'elle a voulu. L'ensemble correspond en tous points à ses désirs. Le regard admiratif de Corey le lui confirme: son entrée sur la scène de ses fiançailles ne pourra être que réussie.

N'y tenant plus, elle attrape son portable.

— Mom? Tu vas être heureuse. Non, je n'ai pas finalisé le menu. Mais Corey a été chercher ma tenue pour le Manoir Hovey. Je crois que Papa devra prévoir un mouchoir...



Dans les dernières lueurs crépusculaires, Charles-Guillaume parvient à s'orienter en suivant le chemin qui coupe à travers les champs de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. La silhouette du moulin à farine se profile contre le jour déclinant. À l'approche de la tour, il constate avec soulagement qu'aucun corps ne se balance aux pales. Au printemps, le commandant des forces anglaises, James Murray, avait fait exécuter un meunier canadien. Accusé d'avoir participé à la bataille de Sainte-Foy et d'avoir moulu le grain pour nourrir ses compatriotes, le pauvre homme avait été pendu. Son corps était resté accroché plusieurs jours aux vergues de son moulin de la Côte-du-Sud. Ce châtiment, d'une rare barbarie, avait semé l'effroi dans la population et la répulsion au sein des troupes françaises.

Telle une balise, le toit conique du moulin-tour indique au lieutenant qu'il approche de sa destination. Il distingue bientôt la silhouette massive et minérale d'un vaste édifice.

— *Who goes there?* claironne une voix dure. (Qui va là?)

*Les Anglois montent donc encore la garde, sous les fenêtres de l'Hôpital général. Pourtant, les religieuses ont toujours soigné leurs blessés et leurs malades avec le même dévouement que s'ils étaient français. Pourquoi leur imposer cette présence militaire prolongée?*

— *A lone, unarmed French soldier, officer,* répond Charles-Guillaume. (Un soldat français, seul et sans armes, officier.)

— *Identify yourself!* ordonne le garde. (Identifiez-vous!)

— Lieutenant d'Étiolles, dit Poisson, *Sir. I'm here to see mother superior.* (Je viens voir la mère supérieure.)

— *Is she expecting you?* (Est-ce qu'elle vous attend?)

— *No, Sir. But please mention that colonel Bougainville sends me.* (Non, Monsieur. Mais veuillez indiquer que c'est le colonel Bougainville qui m'envoie.)

Parce que ce Français si courtois lui inspire confiance, le garde lui cède le passage.

Charles-Guillaume réitère sa demande à un deuxième soldat de faction à l'intérieur. Le vigile intercepte une toute jeune religieuse. Est-ce la timidité ou les volutes qu'exhale le chaudron de bouillon chaud qu'elle porte qui colorent ainsi le teint de la petite nonne?

Menuë, elle semble à peine sortie de l'enfance tant ses joues rebondies conservent leur rondeur poupine. Impossible de savoir si elle est blonde ou brune. Un bandeau cache ses sourcils et la guimpe qui enserre étroitement son visage ne laisse échapper aucune mèche rebelle. Au sous-voile noir se superposent les ailettes d'un velet blanc, épinglé sur le dessus de la tête. Un voile noir, descendant jusqu'au coude, complète la coiffe. La

sombre austérité de l'ensemble n'arrive pas à atténuer l'éclat de ce frais visage.

— *Take this man to see mother superior*, ordonne le soldat. (Emmenez cet homme chez la mère supérieure.)

Interdite, la petite sœur ne bouge pas et ne dit mot. Charles-Guillaume traduit la requête, sur un ton plus agréable. La religieuse baisse les yeux et sourit presque en guise de bienvenue. Elle doit demeurer modeste. En tant que soignante, elle ne doit converser avec des hommes que lorsque nécessaire. Tous ne sont pas aimables comme ce militaire français aux dents croches.

En quelques mots, elle invite le lieutenant à la suivre, s'enquérant de son nom afin de pouvoir l'annoncer. Dans un froissement de laine et de coton, elle marche à petits pas précis sous les poutres apparentes du haut plafond. Ses chaussures de cuir noir résonnent sur les planches de bois nouveaux du long corridor. Elle toque enfin à une porte. Une voix autoritaire leur intime d'entrer. Installée dans une pièce exiguë aux murs maçonnés, mère de Saint-Claude de la Croix lève les yeux de la correspondance qu'elle rédigeait.

— Révérende mère, Monsieur Le Normant d'Étiolles... commence la jeune religieuse.

— Nul besoin de présentation, ma sœur ! coupe la supérieure. Je connais ce jeune homme depuis son arrivée en Nouvelle-France ! Vous pouvez vous retirer. Vos malades attendent leur repas.

Sans rien ajouter mais avec un dernier regard à l'officier, la petite moniale obéit.

— Comment va Monsieur de Boutienville ? demande la mère supérieure. J'ai appris qu'il avait été chargé de la triste mission de rapatrier nos troupes en France.

Elle écorche, comme toujours, le patronyme de Louis-Antoine de Bougainville sans malice et même sans s'en rendre compte.

— C'est chose faite, Mère. Il a pris la mer ce matin à bord du *Johanna*, un vaisseau battant pavillon anglais.

— Et il ne m'aura pas dit adieu. J'aurais aimé revoir cet ami fidèle qui a tant fait pour notre pauvre communauté.

— Sachez, ma révérende, que le temps lui a manqué. C'était là ample tâche que de s'assurer que tous ceux qui devaient rentrer, militaires et civils, trouvent place à bord des bateaux avant la prise des glaces.

Charles-Guillaume devine que, sous sa coiffe, la religieuse fronce les sourcils.

— Et vous, mon fils, qu'en est-il de vous ? demande-t-elle, d'une voix devenue douce. Second dévoué, vous ne quittez pas votre colonel. Vous voici à présent séparé de lui ?